



ALEX BELL
EMMURÉES

MILAN

EMMURÉES

Titre original : *Frozen Charlotte*

Copyright :
Stripes Publishing
An Imprint of Little Tiger Press
1 The Coda Centre, 189 Munster Road,
London SW6 6AW

First published as an ebook by Stripes Publishing in 2014

Text copyright ©Alex Bell, 2014

Cet ouvrage a été réalisé par les éditions Milan
avec la collaboration de Josselin Rieu.
Mise en pages : Pascale Darrigrand
Illustration de couverture : Guillaume Morellec

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.
Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie,
microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon
passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection
des droits d'auteur.

Pour l'édition française :
© 2018 éditions Milan
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
ISBN : 978-2-7459-8399-2
editionsmilan.com

ALEX BELL

EMMURÉES

Traduit de l'anglais
par Lauriane Crettenand

•
MILAN

*À la plus belle des cousines, Georgiana
Maunder-Willrich – amie, colocataire,
copine de cinéma, pote de montagnes russes
et sœur à titre honorifique.*

ÎLE DE SKYE, 1910

Les filles jouaient encore avec les poupées Frozen Charlotte.

La directrice leur avait donné des chutes de tissu et du ruban qu'elle avait pris dans la salle de couture, et leur avait dit d'aller jouer dans le jardin. Elles devaient exercer leurs talents de couturières en confectionnant des petites robes et des bonnets pour les poupées de porcelaine, jusque-là dénudées.

– Elles vont attraper la mort, sinon, avait dit l'institutrice.

Seulement, une des fillettes ne jouait pas avec les autres. La directrice soupira en la voyant assise dans son coin, en train de tripoter le bandeau qu'elle avait sur les yeux. La fillette se plaignait de l'inconfort qu'elle ressentait, mais le médecin avait dit que c'était nécessaire afin que la blessure ne s'infectât pas. De plus, la vision des yeux mutilés de l'enfant terrifiait les autres élèves.

La directrice se leva pour aller voir la fillette au moment où elle parvenait à défaire le nœud du bandeau.

– Allons Martha, dit l’enseignante en renouant le bandeau. Souvenez-vous de ce qu’a dit le docteur.

La petite baissa la tête sans rien dire. Martha n’avait pas beaucoup parlé depuis l’accident. Depuis que le médecin était venu et qu’elle avait porté des accusations ridicules.

– Pourquoi n’allez-vous pas jouer avec les autres ? demanda la directrice.

La petite aveugle secoua la tête, puis parla si doucement que la directrice dut se pencher pour l’entendre.

– C’est un mauvais jeu.

– Sottises. Allez donc jouer avec les autres. Je suis sûre qu’elles vous aideront si vous leur demandez.

Elle prit Martha par la main et la tira derrière elle, titubante, jusqu’au carré d’herbe ensoleillé où jouaient ses camarades. Lorsqu’elle arriva, elle découvrit cependant que les fillettes ne cousaient pas des robes pour les poupées : elles leur confectionnaient des linceuls et les avaient disposés sur les poupées comme si c’étaient des cadavres. Certaines construisaient même des croix avec des brindilles.

– Qu’êtes-vous en train de faire ? demanda la directrice.

Les élèves levèrent la tête vers elle.

– Nous organisons un enterrement pour les Frozen Charlotte, mademoiselle Grayson.

– Arrêtez immédiatement, ordonna l’enseignante. Je n’ai jamais rien entendu de si macabre.

– Mais, mademoiselle Grayson, répondit l’une des jeunes filles, elles aiment être mortes. C’est elles qui nous l’ont dit.

CHAPITRE 1

*Charlotte vivait à flanc de montagne,
En un lieu morne et désolé.
Nulle habitation à des lieues,
Celle de son père exceptée.*

Quand Jay m’annonça qu’il avait téléchargé une planche ouija sur son téléphone portable, ça ne me surprit pas. C’était tout à fait son genre.

– On est obligés de faire ça ? demandai-je.

C’était jeudi soir et, comme toujours, nous étions en train de manger des frites dans notre café préféré.

– Carrément ! Allez, ne fais pas ta rabat-joie, dit Jay.

Il posa son téléphone sur la table et ouvrit l’application. Une planche ouija apparut aussitôt sur l’écran. Les mots « OUI » et « NON » étaient affichés dans les coins supérieurs, les lettres de l’alphabet calligraphiées et réparties en deux arcs de cercle se trouvaient au centre et les chiffres de zéro à neuf inscrits en ligne droite se situaient juste au-dessous. Enfin, tout en bas, on pouvait lire les mots « AU REVOIR ».

– Il n’y a pas une loi qui interdit les planches ouija ? Elles ne sont pas considérées comme dangereuses ?

– Comment veux-tu qu’elles soient dangereuses ? C’est une simple appli ! Tu n’as pas peur, quand même ? C’est juste pour s’amuser.

– Non, je n’ai pas peur, pas du tout, protestai-je.

– Alors tends la main au-dessus de l’écran.

Je cédaï et tendis la main, au même niveau que celle de Jay, nos doigts se touchant presque.

– L’espèce de goutte est censée épeler les réponses à nos questions, expliqua Jay en montrant le curseur qui semblait planer au-dessus de la planche, dans un coin.

– Sans qu’on la touche ?

– C’est le fantôme qui la fera bouger.

– Un fantôme qui comprend le fonctionnement des téléphones portables ? Et que la foule ne dérange pas ? demandai-je en considérant les tables bondées autour de nous. Je croyais qu’il fallait se rendre dans des maisons hantées et des gares désaffectées pour jouer avec des planches ouija.

– Tu n’as pas tort, Sophie, mais comme on n’a pas d’asile psychiatrique abandonné sous la main, on va devoir faire avec ce qu’on a. On essaie de contacter qui ? Jack l’Éventreur ? George III, le roi fou ? L’homme aux canaris d’Alcatraz ?

– Rebecca Craig, répondis-je.

Le nom m’échappa presque malgré moi.

– Jamais entendu parler d’elle. Elle a tué qui ?

– Personne. C’est ma cousine. Elle est morte.
Jay haussa les sourcils, étonné.

– Morte ?

– Mon oncle qui habite en Écosse, il avait une autre fille, mais elle est décédée quand elle avait sept ans.

– Comment ?

– Je ne sais pas exactement, dis-je en haussant les épaules. Personne n’en parle. C’était un accident, à ce qu’on m’a dit.

– Tu la connaissais bien ?

– Pas vraiment. Je ne l’ai vue qu’une fois, peu avant qu’elle meure. Mais je me suis toujours demandé ce qu’il s’était passé. Je vais chez eux pour les vacances, je crois que c’est pour ça que j’ai pensé à elle.

– D’accord, dit Jay, on va lui demander comment elle est morte. Rebecca Craig, nous t’invitons à nous parler.

Pas de réponse.

– Rebecca Craig, répéta Jay, es-tu là ?

– Ça ne va pas marcher. Je t’avais dit qu’on aurait dû aller dans une maison hantée.

– Pourquoi tu n’essaierais pas, toi ? Elle sera peut-être plus réceptive. Tu es de sa famille, après tout.

Je baissai les yeux sur la planche ouija et le curseur immobile.

– Rebecca Craig...

Je n’avais pas fini ma phrase que la goutte se mit à bouger. Elle survola doucement la planche avant de revenir à sa place initiale.

– C’est comme ça que les revenants disent bonjour, ou bien l’application a eu un bug ? demandai-je.

– Chut ! Ça va énerver l’esprit si tu es négative. Rebecca Craig, reprit Jay, est-ce bien toi ? Ta cousine voudrait te parler.

– Techniquement, nous ne sommes pas... commençai-je.

Mais la goutte s’était remise à bouger.

Elle glissa lentement vers le « OUI », puis regagna promptement sa place.

– C’est activé par la voix, c’est sûr, dis-je.

Je piquai une frite à Jay qui, en réponse, m’adressa un « tss » désapprobateur avant de reprendre :

– Esprit, comment es-tu mort ?

La goutte fit du surplace un instant, avant d’épeler : « S-A-B-L-E ».

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Ce n’est pas fini, fit remarquer Jay.

En effet, le curseur épela aussitôt un deuxième mot : « N-O-I-R ».

– Sable noir ? répétai-je à voix haute. Je ne comprends pas. Elle voulait peut-être dire « sable mouvant » ?

– Esprit... commença Jay.

Mais la goutte était déjà en mouvement.

Un par un, elle composa sept mots :

P-A-P-A

D-I-T

N-E

J-A-M-A-I-S

O-U-V-R-I-R

L-E

P-O-R-T-A-I-L

– C’est du grand n’importe quoi ! Ça donne des réponses au hasard.

– Chut ! Ce n’est pas le hasard, nous parlons avec les morts, rétorqua Jay, qui resta parfaitement sérieux quand je lui tirai la langue. Est-ce pour ça que tu es mort, esprit ? Parce que tu as ouvert le portail ?

La goutte glissa de nouveau en douceur sur l’écran éclairé :

C-H-A-R-L-O-T-T-E

A

F-R-O-I-D

– Charlotte ? m’étonnai-je. Je croyais qu’on parlait à Rebecca...

– Tu t’appelles Charlotte ? demanda Jay.

La goutte alla droit sur le « NON ».

– Es-tu Rebecca Craig ? demandai-je.

Le pointeur tressauta légèrement avant de se précipiter sur le « OUI ». Puis il épela :

C-H-A-R-L-O-T-T-E

A

F-R-O-I-D

C-H-A-R-L-O-T-T-E

A

F-R-O-I-D

C-H-A-R-L-O-T-T-E

A

F-R-O-I-D

– Ce fantôme est un peu monomaniacque, dis-je en bâillant. J’espère que tu n’as pas dépensé trop d’argent pour cette arnaque. Tu n’étais pas censé mettre des sous de côté pour t’acheter un nouveau vélo ?

– Si, mais je déteste économiser, c’est barbant. J’achèterai un monocycle à la place. Tu crois que ça me rendrait plus populaire au bahut ?

J’éclatai de rire.

– Si tu étais dans une école de clowns, oui ! Tu y serais parfaitement à ta place. Tu serais même élu délégué de classe, c’est sûr.

– Délégué, rien que ça ! Ma mère serait tellement fière. Jay baissa les yeux sur la planche et dit :

– Tu sais, certaines personnes pensent que les esprits peuvent voir le futur. On va la tester. Rebecca, est-ce que je vais encore grandir de quelques centimètres ?

Je pouffai tandis que la goutte parcourait la planche à toute vitesse. Je croyais qu’elle se déplaçait au hasard, mais en réalité, elle continuait d’épeler des mots :

N-E

J-A-M-A-I-S

O-U-V-R-I-R

L-E

P-O-R-T-A-I-L

P-A-P-A

D-I-T

P-A-P-A

D-I-T

L-E

P-O-R-T-A-I-L

J-A-M-A-I-S

J-A-M-A-I-S

– Tu crois que je dois prendre ça pour un non ? me demanda Jay.

– Absolument. Tu resteras un minus toute ta vie.

– Pas la peine d’être méchante, rétorqua Jay, feignant d’être vexé, avant de baisser de nouveau les yeux sur la planche. Esprit, vais-je réussir le contrôle de maths demain ?

S-A-B-L-E

N-O-I-R

F-R-O-Z-E-N

C-H-A-R-L-O-T-T-E

G-L-A-C-I-A-L

S-A-B-L-E

N-O-I-R

C-H-A-R-L-O-T-T-E

F-R-O-I-D

I-C-I

P-A-P-A

Jay et moi riions aux éclats, mais lorsqu’il posa sa question suivante, la dernière, le rire s’étrangla dans ma gorge.

– Quand est-ce que je vais mourir ?

Cette fois-ci, la goutte lui répondit. Elle glissa sur la planche sans but pendant quelques secondes avant de désigner très clairement six lettres :

C-E-S-O-I-R

– Je crois que ce fantôme ne m’aime pas beaucoup, dit Jay en levant les yeux vers moi. Qu’est-ce que tu en penses ?

Avant que je puisse répondre, une petite mélodie, comme celles que produisent les boîtes à musique, s’éleva du téléphone de Jay, nous faisant sursauter.

– C’est ta nouvelle sonnerie ? demandai-je.

– C’est la première fois que je l’entends.

– Allez, tu me fais marcher.

Jay secoua la tête d’un air innocent.

– Ça doit faire partie de l’application. Pour que ce soit encore plus flippant.

Une voix de fille – plaintive, infantine, aiguë et tremblante – se mit à chanter. C’était un air simple et chantant, plein de mélancolie, parfait pour les feux de camp, les collines solitaires ou les nuits d’hiver :

Charlotte vivait à flanc de montagne,

En un lieu morne et désolé.

Nulle habitation à des lieues,

Celle de son père exceptée.

– T’es vraiment pas croyable, dis-je, un sourire aux lèvres, en donnant un petit coup à Jay.

La voix mélodieuse commençait à nous attirer les regards mauvais des autres clients du café.

– C’est toi qui l’as téléchargée !
– Je te jure que non, répondit Jay. C’est juste une application géniale.

*« Jamais je n’ai vu nuit si terrible,
Les rênes gèlent entre mes doigts. »*
Charlotte, un peu tremblante, répondit :
« Mon Dieu, j’ai terriblement froid. »

Jay tapota sur l’écran pour l’éteindre mais, bien que la voix se fût tue, l’application refusait de se fermer. Le curseur, quant à lui, traversait frénétiquement la planche dans tous les sens.

– Mec, je crois que l’application a cassé ton téléphone, dis-je.

Je plaisantais, je ne pensais pas sérieusement que quelque chose clochait avec son portable. Jay allait le redémarrer, et tout irait bien. Seulement, la lumière de l’écran vacilla, puis toutes les lampes du café se mirent à clignoter.

Jay et moi nous regardâmes, et je vis la confusion se peindre sur son visage.

Tout à coup, toutes les lumières du café s’éteignirent, nous plongeant dans l’obscurité la plus totale.

Autour de nous, les clients commencèrent à se plaindre et à marmonner. Quelque part dans la salle, un bébé se mit à pleurer. Un bruit fracassant s’éleva de la cuisine, comme si quelqu’un avait fait tomber un objet lourd au sol.

La seule source de lumière provenait désormais du téléphone portable de Jay, toujours posé entre nous sur

la table. Quand je baissai les yeux vers l'écran, le pointeur vola jusqu'au numéro neuf avant de faire un compte à rebours. Quand la goutte arriva sur le zéro, un long cri strident retentit dans le café.

Des doigts froids et moites s'enroulèrent autour des miens – Jay me prenait la main dans le noir. J'entendais les chaises racler le sol tandis que les clients se levaient en se demandant ce qu'il se passait. Des enfants se mirent à pleurer, et des verres et des assiettes se brisèrent : les gens essayaient de se déplacer dans le noir et se cognaient contre les tables. Le hurlement hystérique d'une femme persistait, comme s'il lui était arrivé quelque chose d'affreux.

Je lâchai la main de Jay et me retournai sur mon siège, plissant les yeux dans le noir, essayant désespérément de comprendre ce qu'il se passait. À présent que mes yeux s'étaient adaptés à l'obscurité, je distinguais les silhouettes de certaines des personnes piégées dans le café avec nous – des formes noires pareilles à des marionnettes dansant en ombres chinoises sur un mur.

L'une de ces formes était plus grande que toutes les autres, impossiblement grande. Je me persuadai que cette personne devait se tenir debout sur une table. Et elle restait parfaitement immobile. Autour de nous, tout le monde s'agitait, ne serait-ce que pour tourner la tête d'un côté ou de l'autre, mais cette personne-là ne bougeait pas, elle était comme figée, toute droite, les bras

ballants. Je n'arrivais même pas à distinguer si elle était de dos ou de face.

– Tu la vois ? demandai-je à Jay.

Mais ma voix se perdit entre toutes les autres.

Je me levai et fis un pas en avant, les yeux rivés devant moi malgré l'obscurité. Je discernais seulement le contour de longs cheveux et d'une jupe. C'était en réalité une petite fille, debout sur une table au milieu de tout ce chaos. Personne d'autre que moi ne semblait l'avoir remarquée.

– Jay... commençai-je en me retournant vers lui au moment même où son téléphone se mit à clignoter.

La luminosité de l'écran vacilla avant de s'éteindre pour de bon. Au même instant, les lumières du café se rallumèrent. Je me retournai aussitôt pour regarder la table où se trouvait la fillette, mais il n'y avait plus personne. La table était vide.

– Tu l'as vue ? demandai-je à Jay.

– Qui ça ?

Je cherchai la fille à la jupe du regard, mais il n'y avait aucun signe d'elle dans le restaurant.

En revanche, je découvris la pagaille qui y régnait. On aurait pu croire qu'il y avait eu un tremblement de terre. Le sol était jonché de vaisselle cassée, des chaises et des tables étaient renversées, et les gens demandaient :

– Qui a crié ?

– Que s'est-il passé ?

- Tout le monde va bien ?
- Mais que s’est-il passé ?
- Oh, mon Dieu ! Quelqu’un a été brûlé !

Bill, le propriétaire, venait de sortir de la cuisine en soutenant une des serveuses. Ce devait être elle qui avait crié. Elle sanglotait, et on comprenait aisément pourquoi : elle avait tout le haut du corps, du côté droit, couvert de brûlures. Sa main, son bras, son épaule et la moitié droite de son visage étaient touchés. La chair était à vif, ce n’était plus qu’un amas rouge et noir, si carbonisé qu’on avait du mal à imaginer que c’était, il y a quelques minutes à peine, une peau rose et saine. Ses cheveux fumaient encore et l’odeur qui se dégageait d’elle me donna la nausée.

J’entendis une personne appeler une ambulance avec son téléphone portable, tandis que d’autres s’avançaient pour obtenir des explications.

– Je ne sais pas, répondit Bill, blanc comme un linge. Je ne sais pas comment c’est arrivé. Elle a dû trébucher quand les lumières se sont éteintes. Je crois... Je crois qu’elle est tombée dans la friteuse...

Le sang tambourinant à mes oreilles, je me retournai vers Jay. Sans un mot, il tendit son téléphone pour me montrer son écran : il était fendu en deux, de haut en bas.

– Tu... Tu l’as fait tomber ? demandai-je.

Jay se contenta de secouer la tête.

L’ambulance arriva peu de temps après pour emmener la jeune fille en pleurs.

– Depuis que cet établissement a ouvert, nous n’avons jamais eu d’accident pareil, dit le patron. Jamais.

Bill accompagna la serveuse à l’hôpital et, bien qu’il fût encore tôt, le restaurant ferma ses portes. Tous les clients se dispersèrent en vitesse pour rejoindre leurs voitures et rentrer chez eux. Bientôt, il ne resta plus que Jay et moi dans la rue. En temps normal, il serait rentré chez lui à vélo et j’aurais attendu seule que ma mère vienne me chercher, mais ce soir-là, Jay dit qu’il attendrait avec moi. Je lui en étais reconnaissante.

– Merci. Et merci de m’avoir tenu la main pendant la coupure de courant.

Jay me dévisagea, sourcils froncés.

– Je ne t’ai pas tenu la main.

Quoi? Je commençais à avoir la chair de poule.

– Mais si, tu m’as pris la main.

– Non, Sophie. C’était certainement ton imagination. Après tout, c’est assez fou ce qu’il s’est passé là-dedans.

Je repensai aux doigts froids qui s’étaient enroulés autour des miens, et secouai la tête.

– Je t’assure que quelqu’un m’a pris la main, dis-je. Et si ce n’était pas toi, alors c’était qui ?

– Pas moi en tout cas. Tu as peut-être un admirateur.

– Et la fille debout sur la table, tu l’as vue ?

Jay me fit les gros yeux.

– Tu essaies de me faire peur ? Parce que ça ne va pas marcher, tu sais. Je ne suis pas si naïf.

Troublée, je regardai l'intérieur du café à travers une fenêtre. Personne n'avait pris le temps de ranger la salle avant l'arrivée de l'ambulance, et ils avaient fermé le café en l'état, avec les tables et les chaises renversées, et la vaisselle cassée éparpillée au sol. Certaines tables étaient encore dressées, avec des assiettes pleines, ce qui rendait la scène encore plus étrange.

Je frissonnai et me détournai, de peur de revoir la fille au milieu des tables vides.

– Écoute, me dit Jay. Tout s'est emballé quand on s'est retrouvés dans le noir, à cause des cris de la serveuse. C'était un accident, c'est tout.

Ma mère arriva sur le parking à ce moment-là, me faisant signe à travers la vitre de la voiture.

– On pourrait te ramener, proposai-je.

Jay n'habitait pas très loin, et il rentrait toujours à vélo, mais je n'arrêtais pas de penser à la dernière question qu'il avait posée à la planche ouija : *Quand est-ce que je vais mourir ?*

– Non merci, répondit Jay. Je vais rentrer à vélo.

J'hésitai.

– Jay...

– Tu ne t'inquiètes pas à cause de cette application, j'espère ! Il ne va rien m'arriver. Cela dit, promets-moi une chose, ajouta-t-il en souriant. S'il m'arrive quelque chose ce soir, tu diras au monde entier que c'était à cause d'un fantôme ! Je compte sur toi.

– Ne plaisante pas avec ça, dis-je sans sourire.

Jay éclata de rire et passa son bras autour de mes épaules pour me serrer tendrement contre lui.

– Je suis sûr que je te manquerais, dit-il.

Derrière nous, maman klaxonna pour me dire de me dépêcher. Jay la salua de la main et me dit :

– On se voit demain en cours.

– Oui. À demain.

Je tournai les talons pour me diriger vers le parking, mais à peine avais-je fait quelques pas que je m'arrêtai et me retournai.

– Jay ?

– Oui ?

– Tu veux bien me rendre un service ?

– Quoi ?

– Tu peux passer le long du canal, ce soir ? S'il te plaît.

Jay empruntait d'ordinaire le chemin le plus court, qui comptait plusieurs routes très fréquentées. Il le faisait tout le temps et il ne lui était jamais rien arrivé. Je savais très bien que c'était idiot de ma part. Mais s'il passait par l'autre côté, le long du canal, il éviterait toute la circulation, et cela ne lui prendrait que cinq minutes de plus pour rentrer.

J'avais peur qu'il refuse, qu'il fasse une blague ou me taquine. Au lieu de cela, il hocha la tête.

– D'accord, Sophie. Je passe par le canal.

Puis il sourit, m'envoya un baiser, et ajouta :

– Tout ce que tu voudras.

Je grimpai sur le siège passager et fis signe à Jay, que je ne quittai pas des yeux jusqu'à ce que la voiture prenne un virage et que je le perde de vue.

Je n'avais pas vraiment envie de parler à maman de ce qu'il s'était passé au café. En arrivant à la maison, je montai aussitôt à l'étage pour prendre un bain. Avant de me coucher, j'envoyai un SMS à Jay pour lui dire bonne nuit. Ce n'était pas dans mes habitudes, mais je voulais me rassurer, et être sûre qu'il était bien rentré chez lui. Il me renvoya une réponse concise : *Adieu*.

Il voulait certainement dire « à demain » et n'avait pas remarqué que le correcteur automatique avait changé sa réponse. Au moins, il avait répondu, je pouvais être tranquille. Je me mis au lit et m'endormis.

Ce ne fut que le lendemain matin que je me souvins qu'après l'incident dans le café, le téléphone de Jay était cassé.

J'eus un sommeil agité cette nuit-là. Mes rêves furent peuplés de planches ouija, de cheveux en feu et de petites filles qui me tenaient la main dans le noir. Il y avait aussi Jay dans un cercueil. C'était tellement épouvantable que je fus soulagée de me réveiller. Pour une fois, maman ne fut pas obligée de venir me tirer du lit pour que je me lève.

Avec les rayons du soleil qui filtraient à travers les fenêtres, les événements de la veille me paraissaient bien moins terribles. À cause de la coupure de courant, la

pauvre serveuse avait été blessée, mais ce n'était qu'un accident. Tout simplement. À la lumière du jour, tout cela n'avait finalement rien d'étrange.

Je m'habillai en vitesse, impatiente, pour une fois, d'aller en cours. Jay arriverait bientôt devant chez moi, et nous ferions le chemin ensemble, comme toujours.

Pendant que je me préparais à l'étage, j'entendis vaguement le téléphone sonner en bas et ma mère répondre à l'appel, sans y prêter plus d'attention. Quand je descendis pour le petit déjeuner, maman venait tout juste de raccrocher.

– C'était qui ? demandai-je.

Comme elle ne répondait pas, je levai les yeux vers elle. Quand je vis son visage, je sus tout de suite que quelque chose n'allait pas.

– Qu'y a-t-il ? dis-je. C'était qui au téléphone ?

– Sophie, dit maman d'une voix bizarre, tendue. Je... Je ne sais pas comment te le dire... Ma chérie, il faut que tu sois forte...

– Maman, quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

– C'est Jay. C'était son père au téléphone. Il s'est passé quelque chose. Jay... Jay n'est pas rentré chez lui hier soir.

– Bien sûr que si, rétorquai-je. Il m'a envoyé un message.

À l'instant même où je prononçai ces mots, je me rappelai que le téléphone de Jay était HS. Je sortis mon portable de ma poche pour chercher le fameux message, mais il avait disparu.

– Je ne comprends pas. Il m’a envoyé un message hier soir. Je l’ai vu.

– Sophie, il n’a pas pu t’envoyer de message. Oh, ma chérie, je suis vraiment désolée, mais... Il a eu un accident sur le chemin du retour. Les pompiers pensent... Ils pensent que les freins de son vélo ont lâché. Il est tombé dans le canal. Quand ils l’ont trouvé, il était trop tard.

– Comment ça, trop tard ? dis-je en serrant les poings si fort que je sentis mes ongles m’entailler la peau. Jay est très bon nageur. Il a gagné presque toutes les compétitions de natation l’année dernière au lycée. S’il était tombé dans le canal, il aurait nagé jusqu’à la rive et il serait sorti.

Mais maman secouait la tête.

– Ils pensent qu’il s’est cogné la tête en tombant dans l’eau. Sophie, il s’est noyé.

Ce ne pouvait pas être vrai. Et pourtant, c’était la stricte vérité.

Jay était mort.